

naturelles, comment les choses d'un ordre supérieur, celles qui se rapportent à Dieu, à l'éternité, à la rédemption, à la sainteté, pourraient-elles toucher le gourmand et exciter son intérêt, elles qui sont en dehors des pensées naturelles de l'homme ? Etant devenu incapable d'apprécier le beau qui est à sa portée, l'idée qu'il existe un beau moral infiniment supérieur ne le saisira pas.

Cette triste impuissance d'aspirer aux choses élevées est, du reste, un des fruits de tous les vices grossiers, et c'est peut-être le plus amer de tous.

On a remarqué que selon que les dieux des peuples sauvages sont plus ou moins barbares, plus ou moins abjects, ces peuples sont plus ou moins cruels, plus ou moins avilis. Cela rappelle l'énergique déclaration de l'Écriture : que le gourmand a son ventre pour Dieu. Ce mot caractérise dans toute sa laideur un vice que le monde prend au contraire sous sa protection, qu'il couvre d'une voile, qu'il habille et qu'il décore. Aussi l'aperçoit-on, le redoute-t-on à peine, tant on a pris soin de dissimuler ses traits choquants. La Bible, avec son langage austère, impitoyable de vérité, rude par tendresse pour les pécheurs, écarte tous ces voiles tous ces ornements, et le montre tel qu'il est, c'est-à-dire souverainement laid. Que ce soit donc dans la Bible que nous apprenions à connaître le mal ! Que ce soit elle aussi qui nous enseigne à le fuir !

### Histoire des Protestants de France.

Monsieur de Félice, professeur à la Faculté de Théologie de Montauban (France), vient de publier un livre portant ce titre. Il prend la Réformation en France à son origine et en fait l'histoire jusqu'au temps présent. Il paraît que c'est un ouvrage bien fait, recommandable sous tous les rapports. Nous empruntons les remarques suivantes au Compte-rendu qu'en a donné un journal de Paris :

« Ce livre est l'histoire des luttes soutenues en France de 1521 à 1850, à l'occasion des protestants, pour l'affranchissement des consciences et pour la séparation du temporel et du spirituel. Nous prononçons ces mots avec une parfaite aisance ; rien ne nous paraît plus simple que les idées qu'ils représentent ; mais que nous comprendrons mieux ce qu'elles valent, lorsque nous nous serons bien rendu compte de ce qu'il en a coûté pour les faire prévaloir parmi nous ! A mesure qu'on avance dans la lecture de cet ouvrage, cette impression devient plus douloureuse : la nouveauté des prétentions a pu faire excuser d'abord la violence dont on a usé envers les novateurs en matière de religion ; peut-être le lecteur a-t-il essayé de trouver aux guerres civiles d'autres explications encore que celle de l'intolérance ; les grands massacres sont déjà si éloignés qu'il a pu s'en prendre de ces crimes odieux à la barbarie des temps, au lieu de leur attribuer une cause plus permanente ; mais lorsqu'il arrive au grand siècle, à la régence, au règne de Louis XV, et que, loin de voir diminuer l'esprit de persécution, il le voit introduit systématiquement, et non par une sorte d'inconscience, dans l'ensemble de nos lois, il est bien forcé de se demander avec confusion à quoi ont servi les progrès de toute espèce, s'ils ont pu s'accomplir sans assurer le respect de la conscience.

On ne sait pas assez que c'est en 1767 qu'a été rendu en France le dernier arrêt de mort pour cause de religion ; il l'a été par le parlement de Grenoble, contre le pasteur Béranger, qui, étant contumace, ne put être exécuté qu'en effigie. Cinq ans auparavant, le 18 de février 1762, un autre pasteur, François Rochette, avait été condamné à la peine capitale par le parlement de Toulouse, comme atteint et convaincu d'avoir fait les fonctions de ministre protestant ; or Rochette se trouvait entre les mains de la justice et il subit sa peine. C'est donc il y a quatre-vingt-huit ans seulement, c'est-à-dire depuis la naissance de beau-

coup de vieillards encore vivants, que la dernière sentence de mort pour crime d'exercice du ministère de la religion réformée a reçu son exécution. Et nous ne serions pas émus des épouvantables doctrines que certains écrivains catholiques osent propager de nouveau ! Le livre de M. de Félice nous montre, il est vrai, dans sa dernière partie, les progrès de la liberté religieuse dans les lois et dans les mœurs ; mais qu'il s'en faut, que le législateur ait, sous ce rapport, accompli toute sa tâche, et que l'éducation nationale, si lente à faire, soit achevée !

Les divisions de cette *Histoire* étaient naturellement indiquées par les grands événements qui en ont déterminé les péripéties. Le premier livre s'étend du commencement de la Réforme en France à l'ouverture de colloque de Poissy (1521-1561) ; le second, du colloque de Poissy à l'édit de Nantes (1561-1598) ; le troisième, de la promulgation de cet édit à sa révocation (1598-1685) ; le quatrième, de l'édit de révocation à l'édit de tolérance (1685-1787) ; le cinquième enfin, de cette dernière époque au temps présent (1787-1850). L'auteur a eu soin de marquer, dans ce calendrier qui embrasse plus de trois siècles, les dates qui, sans avoir acquis la même célébrité historique, doivent être rappelées dans le développement des faits ou à propos de la marche des idées.

### De la Littérature.

La littérature est encore aujourd'hui comptée parmi les objets de l'instruction supérieure ; et bien, que sa notion soit devenue un peu vague, et se noie, à ses limites, dans tout ce qui l'entoure et devait la circonscire, il reste encore dans la nouvelle idée assez de l'ancienne, assez de spécialité nette et saisissable, pour qu'on sache à peu près de quoi l'on va s'occuper quand on ouvre un livre sur la littérature. S'il est difficile de dire précisément ce qui appartient ou n'appartient pas à la littérature, cette difficulté, à vrai dire, a toujours plus ou moins existé ; la littérature vit de tout, lève sur toutes choses un tribut.

Et, semblable à l'abeille on nos jardins écloses,  
De différentes fleurs elle assemble et compose  
Le miel qu'elle produit.

Elle n'est pas tant une science à part que le lien commun, l'interprète mutuel de toutes les sciences ; elle réduit toutes les idées à l'unité de sa forme, ou les passe toutes à son filtre, qui ne laisse traverser que ce qu'elles ont de plus général et de plus simplement humain. A la lettre, on doit dire qu'elle *humanise* la science, ou qu'elle rend propre à l'humanité ce qui n'était convenable d'abord qu'à une certaine partie de cette humanité, à tel ou tel groupe séparé des autres et resserré en soi par le fuit d'un goût particulier, d'une faculté dominante, ou d'une étude à part. Elle extrait de chaque spécialité, apanage de quelques-uns, ce qui peut être à la portée et à l'avantage de tous. Je n'ai pas besoin de dire que ce mot *tous* doit se prendre en un sens relatif et restreint ; j'aurais plutôt besoin de faire observer que ce sens on cette application n'est pas aussi restreinte que bien des gens pourraient le penser.

Infatigable messagère, elle va donc de l'humanité vers ces groupes dont j'ai parlé, et de ces groupes vers l'humanité ; elle demande à la science des idées générales, pour en grossir ce fonds que l'humanité entretient et renouvelle sans cesse, puis elle retourne vers la science, et lui porte des idées humaines dont la science profite à son tour. Elle rapporte aux dépôts du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau ; du beau, qui est sa forme, son objet, l'émanation la plus pure de la pensée, et, peut-être, le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. Car la pensée humaine ne se satisfait pas à moins ; et le beau est à ses yeux, sinon la dernière cime, du moins le complément nécessaire du bon et du vrai.

La littérature donc ne défaillera point, tant que ne défailtront point la pensée, par qui elle vit, et la société, pour qui elle subsiste. La littérature est le résultat idéal de la civilisation, elle dit l'état intérieur, comme un parfum, trahit la présence et la nature d'un objet odorant. Elle